

A. B. GUTHRIE, JR.

La Captive  
aux yeux clairs

roman traduit de l'américain  
par Jean Esch

Préface de James Lee Burke  
Postface de Bertrand Tavernier

*ACTES SUD*



PRÉFACE  
DE JAMES LEE BURKE



## HOMMAGE À A. B. GUTHRIE JR.

Les grands artistes sont toujours parmi nous. Le problème n'est pas là. La question essentielle est de savoir si nous avons conscience de leur présence. Si je me souviens bien, un critique littéraire new-yorkais a qualifié un jour William Faulkner de "poète du tas de fumier du Sud". En 1949, ses romans n'étaient plus réédités aux États-Unis. L'année suivante, il a reçu le prix Nobel de littérature ; Vincent Van Gogh n'a pas vendu un seul tableau de son vivant. Beaucoup le considéraient comme fou. Edgar Poe est mort comme un alcoolique et un drogué dans les rues de Baltimore. Dylan Thomas et Malcolm Lowry ont connu des fins similaires. Et la liste est encore longue. Le succès a la sale manie de s'intéresser aux artistes seulement à titre posthume.

Je suis arrivé à Missoula, dans le Montana, à la fin de l'été 1966 pour enseigner à l'université. Ma femme, mes enfants et moi avons déchargé nos affaires dans notre appartement de fonction, je me suis changé et me suis rendu sur le court de tennis avec ma raquette. Je ne connaissais personne dans cette communauté et, à vrai dire, je n'avais jamais mis les pieds dans le Montana. Un charmant monsieur qui s'entraînait tout seul, de l'autre côté du filet, m'a proposé de faire un set contre lui. Il m'a dit s'appeler "Bud" Guthrie. Ce nom ne me disait rien. Il était poli, sympathique et ne parlait presque pas de lui. Je crois lui avoir indiqué que j'avais publié un roman. Intitulé *La Moitié du paradis*, précisai-je. Il semblait très impressionné et m'a félicité. Sans évoquer sa propre carrière d'écrivain. Je savais vaguement qu'il avait enseigné le journalisme à une époque.

Plus tard, quelqu'un m'a appris que "Bud" était l'auteur de *La Captive aux yeux clairs* et qu'il avait reçu le prix Pulitzer pour son

roman *Oregon Express*. Comme le nom de leur auteur, ces titres ne me disaient rien. Beaucoup plus tard, j'ai trouvé *La Captive aux yeux clairs* dans une librairie d'occasion et j'ai été frappé par l'ampleur de l'histoire, la qualité poétique des descriptions, la complexité des personnages, le lyrisme présent à chaque page, la nature épique du voyage qu'A. B. Guthrie avait recréé pour ses lecteurs.

“Épique” est le mot qui convient. S'il existe un roman homérique en langue anglaise, c'est *La Captive aux yeux clairs*. Il possède tous les éléments du *Morte d'Arthur* et de *La Chanson de Roland*. Le lecteur ne verra peut-être pas le héros arracher son épée à la pierre ; il n'entendra peut-être pas le cor retentir sur la route de Roncevaux, mais les personnages d'A. B. Guthrie incarnent les mêmes vertus chevaleresques que nous admirons chez Arthur et Roland, et ce même mélange tragique qui causera leur perte.

Dick Summers, Jim Deakins et le tourmenté Boone Caudill aiment la grande Amérique sauvage. Ils parcourent ses vallées, traversent ses montagnes et naviguent sur ses rivières comme des enfants au jardin d'Éden, sans comprendre qu'ils sont sur le point de détruire la chose qu'ils aiment plus que tout. Bud Guthrie a écrit ses romans bien avant que l'on s'inquiète de l'expansion des empires commerciaux qui remplacent les anciens empires néo-coloniaux. Mais Boone, Jim et Dick étaient en réalité les agents des intérêts des entreprises de la côte Est, pour qui l'Ouest américain représentait une gigantesque source de richesses, en commençant par la destruction de la population des castors pour se poursuivre par l'abattage des séquoias et le forage à haute pression des montagnes littéralement transformées en rivières de graviers.

Beaucoup de personnages et d'événements de cette histoire sont inspirés de l'expédition d'Andrew Henry en 1829. Le film *Le Convoi sauvage*, de Richard Sarafian, trouve son origine dans la même expédition. D'autres personnages et événements sont empruntés à l'exploration conduite par Lewis et Clark en 1803. Quant à Teal Eye, elle a été inspirée de toute évidence par Sacagawea, cette femme extraordinaire sans qui toute l'expédition de Lewis et Clark aurait péri. En lisant *La Captive aux yeux clairs*, vous nouez avec Teal Eye, Jim, Dick et Boone une relation que vous ne voulez pas voir se terminer. Le voyage que j'ai effectué en leur compagnie m'a offert une de mes expériences littéraires

les plus importantes. John Neihardt, l'auteur de *Black Elk Speaks*, m'a enseigné les techniques de l'écriture. Il a exercé sur moi une influence dont je lui serai éternellement redevable. A. B. Guthrie produit le même effet sur le lecteur. Vous avez l'impression d'être à l'intérieur d'un sonnet de Pétrarque. Vous savez que vous participez à une création artistique qui confine au mystique.

Bud Guthrie est également l'auteur du scénario du film *Shane* (*L'Homme des vallées perdues*), considéré par beaucoup comme le meilleur western jamais écrit. Selon moi, c'est aussi un des plus beaux films jamais réalisés. Le genre de film que Jean-Paul Sartre ou Albert Camus reconnaîtraient immédiatement comme l'œuvre d'une âme sœur. Bud Guthrie voyait à la fois l'homme ordinaire et Roland dans les membres les plus humbles de la famille humaine. C'est ce qui fait la grandeur de son travail. Voilà pourquoi je pense qu'Homère tirerait son chapeau à Bud.

C'était un défenseur de l'environnement, un homme d'honneur et un grand monsieur. Mais il a surtout écrit deux des plus grands romans qui soient. *La Captive aux yeux clairs* est l'un d'eux. Si vous le lisez, vous ne l'oublierez jamais.

JAMES LEE BURKE





*À mon père.*



PREMIÈRE PARTIE

1830



Serena Caudill entendit des pas dehors, puis le grincement de la porte de la maison, et elle comprit que John était rentré. Elle continua à attiser le feu dans la cheminée, dans laquelle dorait une poule.

— Où est Boone ?

— Dans les parages, je suppose.

Levant la tête, elle le vit fermer la porte à cause de la pluie, sans se retourner, ses yeux embrassant la cuisine sombre. Il boita jusqu'au mur en produisant un bruit sourd irrégulier sur les lattes épaisses du plancher, commença à accrocher son manteau à la patère, puis se ravisa et le reposa sur ses épaules. Dans la chaleur de la pièce, il émanait de lui des odeurs de vache, de sueur, d'alcool et de laine mouillée.

— On peut savoir quand il pleut rien qu'en écoutant le bruit de tes pas, dit-elle en le suivant du regard.

— Tu dis tout le temps ça.

Il se planta devant la fenêtre, comme s'il pouvait voir à travers le papier huilé qui servait de carreau, et ajouta :

— Tu changerais de refrain si tu avais reçu une balle dans la jambe.

— Je dis pas que c'est rien, répliqua-t-elle, et elle examina la cuisson de la poule avec une fourchette.

Elle le revoyait encore le jour où il était rentré de Tippecanoe avec une balle dans la cuisse et la peau ensanglantée d'un Indien dans son havresac. Il avait gardé le scalp et tanné la peau pour s'en faire un cuir à raser. C'était il y a longtemps déjà, trop longtemps pour continuer à souffrir d'une blessure.

Il pivota.

— Je t'ai demandé où était Boone.

Elle pouvait se taire, mais sa tête s'agita comme s'il l'avait poussée en direction du passage couvert qui menait à la cabane dans laquelle ils dormaient.

Il emplit la cuisine de sa voix.

— Boone ! Hé, Boone !

Des pas résonnèrent dans le passage, par-dessus le murmure incessant de la pluie. La porte s'ouvrit à la volée. Boone se tenait sous la pluie.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Entre !

— Qu'est-ce que tu veux, Pap ?

Boone se faufila à l'intérieur, laissant la porte ouverte.

— T'es encore retourné à l'épicerie pour boire et faire des histoires, comme si t'étais un adulte.

Serena essaya de masquer les tremblements dans sa voix.

— Si c'est le cas, il a rien fait de mal.

— C'est pas au veau de beugler comme un bœuf. Fourre pas ton long nez dans cette histoire, vieille femme.

Il reporta son attention sur le garçon.

— S'en est fallu de peu que tu tues Mose Napier.

— Il m'a cherché des noises.

— Et c'est pas fini. Ambrose Napier a porté plainte.

— Ambrose est allé chez le juge ? demanda Serena.

— Tu vas la fermer, bon Dieu ! Ouais, il a porté plainte !

Il s'adressa à Boone :

— Sors.

— Tu vas pas encore me filer une raclée, Pap.

— Et pourquoi ?

— J'ai eu dix-sept ans le mois dernier et j'ai plus envie d'en recevoir.

— Tu pourras donner ton avis quand la loi dira que tu es assez vieux.

— Je veux plus recevoir de raclées, je me laisserai pas faire.

Pap agrippa Boone par le bras et le poussa vers la porte.

— T'es pas encore de taille à lutter.

— Je vais fiché le camp d'ici. Pour de bon. Je suis pas prisonnier.

Serena intervint :

— Il plaisante pas, Pap. Tu le vois pas ? Et on a besoin de lui.

— Je t'ai déjà dit de la boucler, bon Dieu, mais non, faut toujours que tu la ramènes ! Je te le répéterai pas.

Pap poussa Boone.

— Si tu t'en vas, la justice te ramènera. Sors !

Serena les regarda sortir. Ils faisaient presque la même taille, mais à côté de Pap, Boone paraissait maigrelet. Elle se retourna vers la cheminée et avec la fourchette qu'elle tenait toujours dans sa main elle poignarda la poule.

Boone entendit Pap le suivre de près en franchissant la porte. Il flaira la puissante bouffée de whisky qui s'était éventé dans son ventre. Il entendit la porte se refermer et sentit le battement de la pluie fine sur ses cheveux.

La voix de Pap le surprit : elle semblait différente, chaleureuse.

— Boone. Oh, Boone.

Boone tourna la tête et Pap frappa. Le garçon reçut le poing sur la pommette. Il tituba vers l'avant et s'écroula dans la boue. Par-dessus le martèlement dans sa tête, il entendit Pap qui disait :

— Nom de Dieu ! Tu veux te mesurer à moi ?

Il prit de l'élan pour décocher un coup de pied. Boone roula sur le côté pour l'éviter, ramena les genoux sous lui et détala à quatre pattes jusqu'à ce qu'il retrouve l'usage de ses pieds pour se mettre à courir.

Pap s'élança à sa poursuite, ses bottes frappaient la terre humide comme celles d'un homme possédant deux jambes valides. Le tas de bois se dressait droit devant. Un bâton en dépassait, comme s'il attendait qu'on s'en saisisse. Il vint facilement. Emporté par l'élan de son geste, Boone eut juste le temps d'entrevoir l'expression apeurée de Pap. Le choc entre le bois et le visage fut comme un coup sur une citrouille. Pap fit quelques pas de travers, puis bascula de tout son long et resta immobile.

— Et voilà ! dit Boone, avant de lâcher le bâton.

Maintenant qu'il ne courait plus, il sentait le sang battre dans ses oreilles.

De l'obscurité qui entourait la vieille grange des Caudill, Dan émergea furtivement.

— Nom de Dieu, Boone !

Il se pencha pour examiner Pap.

— Je m'étais caché, dit-il. Je savais que Pap était sur le sentier de la guerre. Maintenant, il va te tuer, s'il est pas mort lui-même.

— Non, il me fera rien.

— Ah ?

— Je pars.

— Tu pars ?

— Tu veux venir avec moi ?

— Je crois pas, Boone. Pap est pas furieux après moi.

— Je savais que tu viendrais pas.

— Où tu vas ?

— Je te le dirai pas.

Boone pivota et marcha vers la maison où brillait la lueur d'une bougie que l'on venait d'allumer. Avant qu'il n'atteigne la porte, Dan se précipita et le bouscula pour entrer en premier dans la cuisine.

Leur mère ôtait la volaille de la broche.

— Boone a tué Pap, y a des chances, lui annonça Dan.

Elle se dirigeait vers la table avec la volaille quand ces paroles l'arrêtèrent. Ses yeux se tournèrent vers Boone.

— Qu'il aille au diable ! dit celui-ci.

— Hein ?

— Je lui ai flanqué un coup de bâton.

Dan ajouta :

— Il est allongé dehors, sous la pluie, et il s'en rend même pas compte.

Ma enfila un chapeau à brides, puis un manteau en loques.

Boone demanda :

— Tu veux bien attendre que je sois parti ?

— Parti ?

Elle s'immobilisa de nouveau, comme pour laisser cette pensée pénétrer en elle.

— T'as pas vraiment l'intention de partir, Boone ? Il va envoyer la justice à tes trousses.

Boone traversa la cuisine et franchit la porte qui s'ouvrait sur le passage couvert pour se rendre dans l'autre maison où il prit, dans un coffre, une épaisse chemise à rayures, des sous-vêtements en coton et des chaussettes tricotées à la main. De retour dans



la cuisine, il étala la chemise par terre, déposa le reste dessus et roula le tout.

Serena l'observa. De sous l'évier, elle sortit un petit sachet qu'elle lui tendit sans un mot.

Dan dit :

— Tu l'as pas loupé, pour sûr, Boone.

— Va donc voir ton Pap, toi, lui ordonna Ma. J'arrive tout de suite.

Dan se dirigea vers la porte en traînant les pieds. Ma s'adressa ensuite à Boone :

— Je sais pas pourquoi tu veux ce cuir à rasoir, ni ces cheveux.

Boone brandit le cuir et le scalp que Pap avait gagnés en se battant contre le Prophète. Le cuir, d'un marron terne, avait commencé à s'effriter sur les bords, mais c'était un authentique cuir à rasoir en peau d'Indien, parole d'honneur. Les cheveux du scalp avaient perdu de leur brillant et le morceau de peau qui les maintenait s'était ratatiné et recroquevillé ; il semblait perdu au milieu des cheveux comme une bardane dans les poils d'un chien.

— Je sais, moi, dit Dan. Il veut les montrer à tout le monde, comme Pap le faisait tout le temps.

Il ricana et ajouta :

— Je parie qu'il fera semblant de boiter aussi.

— J'ai aucune envie de ressembler à Pap, et je prendrai pas exemple sur toi non plus, Dan. Tu m'entends ?

Il déroula la chemise, ajouta le cuir et le scalp à ses affaires et referma son ballot, avant de le fourrer dans le sac que lui avait donné sa mère. Sur ce il balaya la pièce du regard et marcha vers le coin près de la porte quand ses yeux se posèrent sur le fusil de Pap, avec sa corne à poudre et sa giberne.

— Je sais pas ce que ton père fera sans son fusil, dit Ma.

— Si tu l'as pas déjà tué avec ce bâton, t'es sûr d'y arriver en lui prenant son Old Sure Shot, dit Dan.

Boone balançait la corne et la giberne sur son épaule et prit le fusil et ses affaires. Il regarda Dan, puis Ma.

— Tu ferais bien de te dépêcher, Boone, dit Dan en regardant la porte. On peut pas savoir quand Pap va revenir à lui.

Derrière ses plaisanteries et sa nonchalance, Dan était plutôt un brave garçon.

Serena tourna la tête et sembla découvrir la poule oubliée sur la table. Elle la prit, la roula dans un torchon et la tendit à Boone. Elle ne voulait pas croiser son regard, ses yeux restaient fixés sur sa poitrine. Soudain, Boone trouva qu'elle ressemblait à un lapin fatigué et triste, avec des yeux ronds et larmoyants, et le nez qui remue. Il sentit son visage se tordre, sa gorge se nouer et les larmes monter. Il dit :

— Au revoir.

— Bonne chance, Boone.

La voix de sa mère était un murmure rauque.

Dan l'accompagna jusqu'à la porte. Dehors, la nuit s'était refermée, si humide et noire qu'on avait presque envie de reculer. Dan s'exprima dans un souffle :

— À Saint Louis ?

À travers le murmure de la pluie leur parvint le martèlement des sabots d'un cheval. Le vieux chien des Caudill se mit à aboyer.

— Ferme-la ! dit Boone, et il s'avança dans l'obscurité.